

Charles
Revue

La Censure aux trousses



Charles REVUE

La Censure aux troussees

© Charles REVUE, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1929-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mes remerciements les plus chaleureux à Marie-Rachel, Marion, Lucie, et Paola.

Ma reconnaissance éternelle à la biographe et écrivain public Johanna Descoings.

Un grand merci et bravo à Damien Descoings pour le sublime dessin de couverture.

Merci à ma femme, pour tout.

I – Dominique

Chaude, et humide.

Trempée, même.

C'est la définition qui me colle le mieux, alors que je regarde avec angoisse le petit ventilateur qui menace de vaciller dans la voiture. Ne me lâche pas, petite hélice courageuse, pas maintenant.

En ce mois de juin 1976, il fait 34 °C à l'extérieur, il doit en faire approximativement 2000 dans la petite Renault 5. Du jamais vu, cela fait un mois que la chaleur est torride sur toute la France.

Au début c'était plutôt agréable, cette douceur précoce. On pouvait savourer tranquillement notre verre de blanc en terrasse, en regardant les parties de pétanque, comme si le soleil nous offrait un crédit de vacances.

Et puis les jours se sont succédé, les degrés Celsius de chaque journée se sont rajoutés un peu plus à la chaleur accumulée de la veille. Très vite, les nuits n'ont plus suffi à rafraîchir l'air plombé. Aujourd'hui, Paris n'est plus qu'une immense fournaise.

Ce n'est pas le trench-coat que j'ai sur le dos qui m'aide à me sentir mieux. Non seulement il ne limite pas ma transpiration, mais en plus un imper en pleine sécheresse c'est presque aussi ridicule qu'un parapluie. J'aurais vraiment préféré avoir le choix d'une toilette plus appropriée. Et encore, je suis une nana, je ne suis pas la plus à plaindre. Romuald, qui conduit la voiture, ne s'est pas résolu à couper ses cheveux longs ni à se raser. Il veut rester assorti avec sa personnalité, qu'il dit. Il n'empêche qu'à

la fin du trajet, il aura de quoi essorer sa barbe opulente.

Notre voiture longe les quais de Seine, au rythme pénible des embouteillages, dans un tonitruant concert de moteurs en surchauffe et de toux grasses de pots d'échappements.

— Tu as vu les jolis reflets du soleil sur la Seine ? me demande Romuald en désignant le fleuve.

C'est vrai que, par cette chaleur, les clapotis de l'eau en surbrillance donnent au fleuve l'apparence d'un appétissant mirage, un véritable appel à la baignade. Qu'est-ce que j'ai chaud.

Nous finissons par atteindre le quai des Tuileries, et longeons le jardin du même nom.

— Même depuis la route, dit Romuald, on voit que le gazon a été jauni par la sécheresse. Ça donne quand même un certain charme au jardin.

Je ne sais pas comment il arrive à capter ce genre de détail, au lieu d'être concentré sur notre mission. Il m'agace un peu.

— Dis donc, Romu, tu sais pourquoi on est là ?

— Ben oui, pourquoi tu demandes ça ?

— Parce que tes remarques poétiques sur le beau Paris printanier, elles me semblent un peu déplacées. Pour moi, si on est déjà au jardin des Tuileries, c'est qu'on arrive bientôt au ministère de la Culture. On touche donc presque au but, et j'aimerais rester concentrée.

Romuald hausse les épaules :

— Au rythme où on avance, il y a encore un peu de temps avant d'arriver au ministère. Autant se changer les idées plutôt que de se surmener inutilement, tu ne crois pas ?

Je préfère ne rien répondre.

Les minutes passent, et notre voiture n'avance pas. Au bruit des moteurs ronflants s'est ajouté celui des klaxons. Comme si on irait plus vite en saignant des oreilles.

Le rétroviseur droit du véhicule me renvoie l'image d'une jeune femme ruisselante de transpiration, aux courts cheveux bruns plaqués sur le front par la sueur.

Romuald s'éponge le visage.

— Domi, tu es sûre que tu veux toujours le faire ?

Très calmement, je lui réponds :

— Ce n'est pas le moment de reculer. On y est, on va jusqu'au bout.

Comme je n'ajoute rien de plus, il hausse les épaules.

— Je disais ça pour faire la conversation sur un sujet qui t'intéresse, puisque je n'ai pas le droit de commenter le paysage.

— Tu peux commenter le paysage dans ta tête si tu veux.

Après avoir suivi comme du bétail les camionnettes de travailleurs aliénés et les bagnoles de bourgeois incapables de prendre le métro, nous arrivons au niveau du Palais du Louvre.

— Gare-toi là, dis-je, je vais finir à pied, sinon on y sera encore demain.

En un clignotant et trois tours de volant, Romuald range la voiture sur le bas-côté.

Pas très loin sur le fleuve, je distingue le quai des Orfèvres, qui loge toute la basse-cour policière. Je ne savais pas que c'était si près d'ici. Le trajet sera court si je me fais prendre.

— On se retrouve au point de rendez-vous prévu, dis-je avant d'ouvrir la portière.

— Aucun problème, répond-il en se penchant sur la banquette arrière, j'ai un journal.

Je lève les yeux au ciel.

— Romuald, je m'apprête à commettre un acte révolutionnaire et hautement symbolique au nom de la liberté d'expression, et toi tu vas m'attendre en lisant le journal comme si j'allais chez la manucure ?

Il déplie son journal et fait disparaître sa tête derrière les feuillets, mais j'entends sa voix répondre :

— Passe chez la manucure au retour, si tu veux.

— Très drôle.

Je reconnais alors le canard qu'il a entre les mains :

— Tu lis le Beaumarchais, en plus ? Tu n'as pas honte de donner des sous à ces pisse-copies biberonnés au capitalisme ?

— J'essaie d'avoir du neuf sur Louis Destrier, l'alpiniste disparu le mois dernier. Je t'ai dit qu'on était au lycée ensemble ?

Je pointe du doigt le texte sur la première page.

— Vu que la une a pour titre « toujours pas de nouvelles du grimpeur disparu », je ne pense pas que tu vas apprendre grand-chose. Allez, range ce canard et pars d'ici avant qu'un policier ne te colle une contredanse.

Je sors de la voiture et traverse la route encombrée jusqu'à atteindre la cour Napoléon, encerclée par les murs du Palais du Louvre.

Les lunettes de soleil sur le nez et les mains dans les manches de mon imperméable, je marche d'un air détaché dans la grande cour au milieu de centaines de badauds, touristes et autochtones, qui viennent chercher un peu

de fraîcheur à l'ombre du palais.

Même depuis l'extérieur, l'architecture de l'immense bâtiment en jette sacrément. Une construction qui résulte pourtant du dur labeur de travailleurs sous-payés, exploités par une monarchie tyrannique. Quelle fierté finalement que ces beaux murs reviennent aujourd'hui au peuple ! Richelieu, qui avait fait construire le palais, doit se retourner dans sa tombe, et je n'en suis que ravie.

D'autant que la populace présente ne s'est pas apprêtée en tenue dominicale pour honorer le lieu. Les hommes arborent cheveux longs et chemises à fleurs, les jupes des femmes dévoilent de généreuses cuisses bien bronzées, certaines laissent même leur caniche déféquer directement par terre. Des batteries de touristes allemands, en sandales sur chaussettes comme il se doit, saturent leurs pellicules en photographiant chaque mètre carré, comme s'ils avaient pour projet de reconstituer le lieu à leur retour dans un puzzle grandeur nature.

Il y a aussi une sorte de prédicateur qui harangue la foule en annonçant la fin du monde en cette anormale canicule.

Tout ce petit monde fait traîner ses pattes d'éph sur le sol poussiéreux de la cour Napoléon, et soulève un léger nuage qui se dépose sur mes jambes nues tandis que je me fraie un chemin. Je baisse la tête, essayant de cultiver la discrétion, même si avec mon apparence d'agent secret de mauvais roman je ne dois pas passer si inaperçue.

J'arrive enfin à la rue Valois, où se situent les bureaux du ministère. J'ai certainement une apparence calme, mais à l'intérieur de ma carcasse mon cœur bat à mille à l'heure, et s'accélère toujours plus à chaque mètre qui me rapproche de l'entrée.

Je sais que j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout. Le combat que je mène est bien trop important, il annonce peut-être une prochaine Révolution française. Sous prétexte qu'ils parviennent à nourrir les Français grâce aux hypermarchés et leur poulet aux hormones, les hommes politiques pensent

pouvoir barrer la route à notre liberté d'expression. « Ventre rassasié n'a plus de raison de se plaindre », pensent-ils. Ils ne font que sous-estimer le rôle capital que nous autres artistes jouons dans la société. Ah, ces loqueteux cravatés dans leurs bureaux qui sentent la naphthaline, ils n'ont pas voulu m'entendre. Eh bien, ils vont me *voir*.

En arrivant près de l'entrée du ministère, je sens que l'atmosphère s'électrise. Des gens en costume vont et viennent d'un pas rapide, comme s'ils recevaient d'invisibles coups de pied au cul. Et curieusement je trouve qu'il y a beaucoup d'uniformes de flic dans les environs.

Discrètement, je prends une grande inspiration avant de passer la porte principale.

Derrière une réception en chêne verni, une pauvre fonctionnaire exploitée, de pas plus de vingt ans, m'accueille avec le sourire forcé de sa fonction. Elle semble tendue, et pas seulement à cause de la chaleur. J'avoue que j'hésite à faire un pas supplémentaire. Mais je ne peux plus reculer : la réceptionniste m'appelle d'elle-même.

— Madame ?

— Heu... Je voudrais parler à Monsieur Girardin, s'il vous plaît.

— Bien sûr madame, mais il y a plusieurs Girardin au ministère. Lequel devez-vous rencontrer ?

Je me gratte la tempe. Quelle était l'initiale de son prénom, déjà ? Ah oui, « H. »

— Y a-t-il un « H. » Girardin ?

L'un des flics s'arrête de marcher, et commence à me dévisager. Il m'inquiète, celui-là. Je préfère feindre de ne pas le voir, tandis que la réceptionniste feuillette l'index des employés du ministère.

Au bout de quelques secondes de recherche, elle finit par me dire :